« Français, on vous berne ! » Situation de l'histoire médiatique et de l'histoire publique. Entretien avec Fabrice d'Almeida

Par Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen

Fabrice d'Almeida, Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1233>

DOI : 10.4000/elh.1233

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2017

Pagination : 165-173

ISBN : 978-2-271-11657-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Fabrice d'Almeida, Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen, « « Français, on vous berne ! » Situation de l'histoire médiatique et de l'histoire publique. Entretien avec Fabrice d'Almeida », *Écrire l'histoire* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2020, consulté le 29 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1233> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1233>

« Français, on vous berne ! » Situation de l'histoire médiatique et de l'histoire publique

Entretien avec Catherine Croizy-Naquet
et Alain Delissen

Fabrice d'Almeida n'est pas seulement un historien des médias et des images en même temps qu'un spécialiste de l'Allemagne et de l'Italie de l'entre-deux-guerres. C'est aussi en tant que responsable éditorial et praticien de l'histoire à la télévision qu'il a été interrogé. En effet, si la petite histoire demeure une notion difficile à caractériser, le couple qu'elle forme avec la grande histoire peut faire l'objet d'une histoire culturelle reliant les formes observées – très variables – à des producteurs, à des marchés, à des publics, à des usages. La France contemporaine dont il est ici question – avec une incursion vers l'Al-

© Héloïse d'Almeida

lemagne – permet de distinguer trois phases du rapport petite histoire / grande histoire pour aboutir au constat d'un renversement des rapports de force. Dans un paysage complexe, mouvant, brouillé, Fabrice d'Almeida nous parle d'Arlette Farge et de Stéphane Bern, d'Alain Decaux et de Franck Ferrand, pour évaluer ce que l'histoire médiatique, l'histoire publique ou l'histoire 2.0 doivent encore – ou pas – à la petite histoire.

Comment appréhendez-vous cette notion de petite histoire? Comme historien, quelle définition pourriez-vous lui donner?

Si l'expression *petite histoire* reste péjorative, elle peut être cernée par deux concepts alternatifs. Le premier est celui de détail, à partir des travaux de Daniel Arasse. Il est au cœur de l'historiographie qui a commencé à se développer au cours des années 1980, et il est à la base de mon livre sur la vie mondaine sous le nazisme¹. Le second concept fort est celui de *microstoria*, ou microhistoire, qui réintroduit une attention à des choses qui pouvaient sembler petites, mais qui étaient révélatrices d'un état de la société, de ses relations symboliques et matérielles. Mais la petite histoire est souvent ramenée à un terme qui en dit bien l'aspect péjoratif pour le monde savant, celui d'*anecdote*, c'est-à-dire ce qui est inutile, futile et facile. Aujourd'hui encore, aucun historien académique ne se revendique vraiment de la petite histoire. Il le fait au prix d'une opération de nettoyage, de filtrage, en arguant qu'il regarde autrement ce qu'autrefois on appelait de la petite histoire. L'aspect péjoratif provient aussi de la période qui succède à celle d'une histoire fondée sur la nation, avec l'histoire marxisante qu'illustre un Labrousse, par exemple, pour qui l'histoire, la bonne, était quantitative et l'analyse psychologique inadéquate.

J'ajoute un point encore sur ce qui se jouait, autrefois, de politique et d'idéologique, autour de la petite et de la grande histoire. Contre l'histoire officielle, la petite histoire était un moyen de critiquer l'histoire des élites, et donc aussi de produire une critique des élites. S'afficher «petit» rendait cela acceptable, ou moins risqué. La grande histoire, la

«vraie» histoire savante, c'était l'histoire des peuples et surtout des États. En ce sens, la petite histoire relevait d'une privatisation. À partir des années 1960, avec les *Annales*, on le sait, l'histoire du privé a été publicisée. Cette publicisation du privé a pourtant bien des limites: on s'accorde tous les droits – pour moi, c'est un problème – lorsqu'il s'agit d'exhiber le privé des gens du passé alors qu'au présent, en histoire contemporaine, on est tenu par le droit des personnes à la vie privée. Impossible d'écrire quoi que ce soit sur la vie sexuelle d'Emmanuel Macron!

Peut-on dessiner une histoire de la petite histoire pour la période contemporaine?

Si aujourd'hui on pense que la petite histoire peut avoir une utilité, c'est parce qu'un certain nombre d'auteurs ont commencé à introduire d'autres variables explicatives: ainsi Philippe Dagen ou Adrien Goetz, tous les deux historiens de l'art et romanciers, jouent-ils sur le rapport à l'expertise et à la critique pour situer la création. Ces historiens ont eu le sentiment qu'il fallait raconter d'avantage le détail, la situation, essayer de faire vivre l'événement pour le lecteur. Avant la *microstoria*, un autre groupe de chercheurs emprunte cette voie, en particulier Arlette Farge et Jacques Revel dans leur ouvrage sur l'affaire des enlèvements d'enfants en 1750². Estimant que le monde de la République des lettres en général néglige l'importance des petits, notamment de ce que Michon appelle les «vies minuscules», ils allient l'histoire en tout petit à la grande histoire. Dans son premier livre, *La Vie fragile*, qui concerne vraiment des gens de rien qui vivent dans du tout petit, Arlette Farge cherche le minuscule comme révélateur de toute la

trame sociale³. Du côté du grand public, la petite histoire renvoie aussi à quelque chose de méprisable. Les gens qui aiment l'histoire, éditeurs, animateurs, auditeurs, sentent que tout n'a pas la même importance. L'idée persiste donc qu'il existe bien deux histoires en rapport concurrentiel, une histoire pour se faire plaisir et une histoire intelligente, plus adéquate à ce qui s'est passé, mieux capable d'interpréter le développement du monde, mais souvent plus ennuyeuse...

Vous abordez la réception de la petite histoire et la coupure entre deux publics. Peut-on mettre sur un même plan celui qui assiste aux Rencontres de Blois, des enseignants avec des exigences scientifiques, et celui qui écoute les émissions de Stéphane Bern ?

En partie, oui, la dichotomie n'est pas si grande. Le public peut être adepte de documentaires du type de ceux d'histoire contemporaine de France 5 que j'ai présentés pendant sept ans, dans *La Case du siècle*, avec des cautions historiques comme Jean-Noël Jeanneney, Olivier Wieviorka, Christian Delage, etc., et, au niveau international, Ian Kershaw, par exemple. Ces historiens ont la hantise de l'erreur, même s'ils font des choix éditoriaux à dessein d'avoir une thèse plus orientée. Ce même public regarde aussi volontiers les émissions de Stéphane Bern, qui se sont multipliées parce qu'elles offrent un autre regard.

Avec votre casquette d'homme des médias, pouvez-vous nous dire comment s'élaborent ces émissions à destination du grand public ?

Pour les programmeurs, l'idéal est un balancement entre le grand et le petit : la grande option – on pourrait même dire

que c'est devenu un quasi-format espéré par les responsables de France TV –, c'est d'avoir des personnages anonymes ou peu connus qui entrent en résonance avec la grande histoire et qui permettent la narration d'un événement important, par exemple l'histoire d'un témoin ou d'un survivant de la Shoah pour raconter toute la destruction des Juifs d'Europe.

Cette recette des programmeurs est-elle un *a priori* qu'ils ont ou bien est-elle confirmée parce qu'elle fonctionne ?

En fait, il y a les deux. Les programmeurs passent commande, reçoivent différents producteurs et réalisateurs en donnant une ligne éditoriale similaire : allier du micro (une histoire personnelle) au macro (un grand événement), ce qui permet au téléspectateur de s'identifier. Les documentaires appliquant ces recettes ont été des succès. Un documentaire dans cette ligne recevra un peu plus de moyens, aura un peu plus de visibilité, et, au moment où il sera monté, comme il correspondra exactement à la commande, aura un coup de pouce supplémentaire pour répondre au résultat attendu.

Vous venez d'aborder le problème de la hiérarchie entre petite histoire et grande histoire. Que nous dit-elle de l'articulation entre espace historiographique et espace médiatique ?

Le débat porte sur ce que j'appellerais les nouveaux historiens publics, auxquels s'oppose le groupe des historiens de garde⁴ (emmené par Nicolas Offenstadt). Les nouveaux historiens publics sont un peu les héritiers d'Alain Decaux et d'André Castelot, qu'on accusait en partie de faire de la petite histoire. C'est oublier toutefois qu'Alain Decaux a été le premier à faire l'histoire des femmes

en France, qu'il a fait beaucoup d'histoire sociale et socialiste, parce qu'il était plutôt socialiste, bien qu'il travaillât avec André Castelot, à droite sur l'échiquier politique. Ceux qui aujourd'hui se réclament de cet héritage du grand public, ce sont Stéphane Bern, devenu le plus grand passeur en termes d'audience, et Franck Ferrand. Toutefois, ils n'ont pas les mêmes positionnements politiques, ils n'ont pas le même appétit pour l'histoire, ils n'ont pas les mêmes sources d'information : Stéphane Bern est un journaliste qui fait de l'histoire ; Franck Ferrand est un journaliste qui se pense historien et raconte une histoire. Clémentine Portier-Kaltenbach a eu également, dans un autre registre, une position médiatique importante. Elle a supervisé sur RTL un jeu consistant en des questions de culture historique (circonstances de la mort de Félix Faure, par exemple) et des réponses assorties d'explications. Le choix était guidé par la sélection des « hits » et par les intérêts de la production pour un public qui aime à retrouver des choses qu'il a oubliées. Mais dans ses livres, elle cherche des idées originales et s'efforce d'être au plus près des restes de l'histoire (reliques, ossements...). Suivant les genres donc, l'exigence n'est pas la même.

La petite histoire n'est-elle pas de ce point de vue du côté du roman, de la fiction ?

Elle a un lien avec le schème narratif, avec le *story telling*.

Story telling, et pas history. Comment, en qualité d'éditeur de textes historiques, prenez-vous en compte la distinction ?

Pour vous répondre, je renvoie de nouveau à Arlette Farge et à la publication d'un livre chez Albin Michel

à partir d'un document « orphelin », trouvé dans les archives du commissariat des Ormeaux. Ce document, intitulé *Le Journal d'un mari trompé*, retrace comment la femme de celui qui l'a écrit le malmène. Du fait que cette crise domestique, curieusement, raconte davantage la situation de l'épouse que celle du mari, je propose donc le titre : *Les Mésaventures de M^{me} Montjean*, en jouant l'esprit érotique du XVIII^e siècle. Mais Arlette Farge refuse : « Moi, je ne raconte pas les histoires ; je fais de l'histoire. » Je suggère de chercher une idée autour de la Révolution. Et soudain, le jaillissement : *La Révolte de M^{me} Montjean*. « C'est cela, c'est le bon titre⁵ », déclare Arlette. Une phrase qui montre encore l'écart entre ce qu'on peut appeler de la petite histoire et l'histoire tout court. Ces dernières années, les livres d'Alain Corbin ont été les seuls succès que j'ai rencontrés en histoire, en raison de sujets, très originaux, qui parlent à beaucoup de gens : *La Douceur de l'ombre*, sur les arbres, et, à présent, *L'Histoire du silence*⁶. Mais je dirai, en exagérant, que ce dernier est presque une étude littéraire, parce qu'il comporte beaucoup de citations. D'ailleurs, quand j'ai demandé à Alain Corbin une conclusion pédagogique sur le silence, dans l'esprit ou la forme de l'histoire académique, il n'en a pas vu l'intérêt, puisqu'il achève son ouvrage sur le silence de l'univers...

Dans le Dictionnaire de l'historien, Alain Corbin évoque pourtant la petite histoire et cite Lenotre⁷.

Lenotre est fondamental pour les nouveaux historiens publics, parmi lesquels Lorant Deutsch, l'homme de l'anecdote, une figure qui, pour l'éditeur, fait vendre. D'ailleurs, ce sont ces nouveaux

historiens publics qui ont publié un livre d'hommage à Lenotre⁸. C'est un peu leur manifeste.

S'agit-il d'un manifeste, dans la mesure où ses auteurs y racontent leurs aventures personnelles avec leur lecture d'enfance de Lenotre, mais n'en font rien ?

Mais pour eux, l'histoire, c'est cela ! Cela montre du reste fort bien le clivage entre deux postures en histoire : la posture typique des historiens de garde et d'une partie du monde historique, et la posture des nouveaux historiens publics. Les premiers font une histoire du désenchantement. Les seconds jouent sur l'émerveillement. Stéphane Bern dit exactement qu'on est là pour faire rêver ; c'est une de ses phrases assez typiques : « Nous vendons du rêve. » Son idée est que, lorsqu'on peut voir des lieux exceptionnels et être avec des gens exceptionnels, rencontrer les grands hommes du passé, cela nous rehausse un peu. Les options des historiens publics ne sont pas forcément déshonorantes.

Qu'est-ce qui empêcherait que l'histoire savante soit « enchantante » ? N'est-ce pas lié aussi à ce que sont devenus les objets privilégiés dominants en histoire, contemporaine en particulier, où on travaille sur des massacres et des génocides ?

Non, je ne crois pas. La base de tout cela est méthodologiquement plus profonde : c'est que nos disciplines prétendent malgré tout à une certaine scientificité et qu'on est tenu d'avoir quelque chose, normalement, qui s'appelle une découverte ou qui s'appelle une théorie, et dans l'idéal les deux. Il est logique d'éprouver une forme de désenchantement parce

qu'on remet en cause la théorie ou la connaissance antérieures pour valoriser quelque chose de neuf. C'est notre métier. Le point d'ancrage est le travail des sources. Avec Anthony Rowley, en utilisant le concept des affects, même si cela nous mettait plutôt du côté des gens qui s'intéressaient à la petite histoire, on a travaillé à partir des sources et constaté que la place des sentiments est beaucoup plus forte que ce qu'on en dit⁹. Nous avons donc choisi de prendre les sentiments au sérieux et d'examiner s'ils n'étaient pas les moteurs de l'histoire, à partir de sources primaires qui nous racontent une situation.

À la lumière de la petite histoire, et depuis votre position d'historien acteur sur la scène des médias, pouvez-vous éclairer davantage notre actuelle « histoire médiatique¹⁰ » ?

J'ai été deux années consultant pour l'émission *Secrets d'histoire* de Stéphane Bern. On sait les divers reproches qui lui ont été adressés. Jean-Luc Mélenchon, par exemple, lui a fait grief d'un biais avéré : l'émission ne jure que par les riches, les bourgeois, les aristos. Comme s'il n'y avait pas de grands personnages historiques à présenter du côté du prolétariat ! En bref, c'est clairement une émission qui valorise les puissants. Cette critique est parfaitement recevable, même si elle néglige que parler des riches revient souvent à évoquer les pauvres en creux. Elle signale d'ailleurs un écart avec la petite histoire conventionnelle – rarement dans la révérence aux puissants et volontiers intéressée par des personnages secondaires –, même si, par d'autres côtés, l'histoire télévisuelle « à la Bern » s'inspire de ses codes (le secret à dévoiler, l'intérêt pour les affects et les émotions).

On lui reproche aussi la manipulation ou la mise en scène. Mais est-ce que la mise en scène des faits implique qu'il y a tromperie ? C'est moins certain. En tout cas, cette mise en scène a une fonction. Je ne sais pas si elle enchante. Elle intrigue. Elle suscite de l'empathie. C'est un point de départ clairement partagé avec l'ancienne petite histoire.

Le rapport de ce programme télé à la grande histoire, académique et universitaire, appelle des remarques et des comparaisons. Elles ont moins à voir avec l'époque où s'imposait le couple petite histoire / grande histoire qu'avec une autre, plus récente, mais passée aussi, où l'histoire et la télévision entretenaient une liaison plus équilibrée. Stéphane Bern peut et sait s'entourer d'experts universitaires – je pense par exemple à Colette Beaune –, mais son propos n'est en aucun cas d'être un pur relais de la recherche universitaire. Les historiens font de la figuration active ; ils sont de bons seconds rôles. Ce qui a changé, depuis l'époque de la télévision des années 1960-1990, c'est l'explosion de l'offre, c'est la gamme infiniment variée des sollicitations. Stéphane Bern part donc de châteaux de rêve et de beaux endroits. Et il n'en sortira pas. En revanche, cette mise en scène va peut-être, parfois, inviter un spectateur à aller voir plus loin, à en savoir plus. C'est déjà ça.

Pour le reste, il est devenu difficile de tout suivre de cette offre protéiforme, et *a fortiori* de généraliser et de trouver un pendant à ce qu'a pu représenter autrefois la petite histoire. Peut-être l'émission de Christine Bravo, *Sous les jupons de l'histoire*, s'en rapproche-t-elle le plus (« Est-ce qu'elle l'aime ? »). Mais si ce sont les matériaux convenus de la petite histoire (le sexe, la table, etc.) qu'on y retrouve, leur traitement

renonce aujourd'hui en partie à singer la grande, avec ses archives et ses enquêtes. La référence explicite, ce sont les unes de journaux à sensation, c'est *Closer*. Avec ironie, certes. En bref, on a affaire, dans ce cas, à une *people*-isation de l'histoire : on va décrire la robe du personnage sous toutes les coutures...

Cela ne conduit-il pas à réexaminer le partage entre grande histoire, comme histoire professionnelle, et petite histoire, comme histoire amateur ?

Tout cela est assez caduc. La petite histoire à l'ancienne, c'étaient des types de producteurs et des genres de production. Elle rejoignait les entreprises de vulgarisation dans la presse et les magazines populaires. Aujourd'hui, il existe un tel croisement des mondes producteurs de discours sur le passé que les frontières sont constamment brouillées. Il s'agit d'un double mouvement de fond. Celui qui a été évoqué tout à l'heure, par lequel les sujets et les préoccupations de la petite histoire ont gagné leurs lettres de noblesse. Et, à l'inverse, par diffusion de la culture historique et de la technique historienne, des acteurs qui œuvrent en dehors de l'histoire professionnelle académique se sont approprié les codes de la grande histoire pour mettre en scène le réenchantement. C'est particulièrement spectaculaire du côté de l'histoire locale, autrefois minorée et regardée de haut. Aujourd'hui, elle est totalement alignée sur les codes professionnels des historiens. J'ai été surpris récemment, dans le Doubs, par la façon dont était construit, en ligne, avec des sources, des références, des notes, etc., un sujet d'histoire locale lié à des attaques de loups¹¹. Dans un autre genre, me viennent à l'esprit les livres de Jean-Christian Petitfils,

ancien banquier qui pratique désormais le métier d'historien et qui rencontre un très grand succès public. Voyez son livre sur Louis XVI ou celui sur Jésus¹². Ce qu'il fait ne remet pas en cause l'histoire universitaire. La méthode est très académique. C'est assis sur une énorme documentation. C'est même l'ampleur de la documentation qui sert de légitimité et d'argument de vente.

Et donc, tout le monde peut devenir historien ?

En théorie oui. Et depuis toujours.

Qu'en est-il si l'on déplace et élargit notre regard du côté des formes de l'«histoire publique» évoquées tout à l'heure ?

Je ne crois pas que, là non plus, on puisse retrouver tel quel le binôme ancien petite histoire / grande histoire. Il se joue aujourd'hui autre chose qui repose sur un autre partage binaire – de ce fait propice au calage sur des clivages politiques –, mais qui se formule autrement, à travers une attaque frontale menée contre l'«histoire officielle» qu'il s'agirait de démonter. Dans ce dispositif, l'histoire officielle, c'est la grande, prise en bloc. Et, évidemment, le mot «officiel» n'a là rien de positif. Je pense bien sûr à *L'Ombre d'un doute*, de Franck Ferrand, qui n'hésite pas, en travaillant soigneusement ses sujets, à marcher avec une grande assurance sur les plates-bandes universitaires pour les démolir. Mais ce n'est pas de doute méthodique qu'il est question chez lui ! Ses démontages relèvent, de façon plus dissolvante, du «on vous berne», sans jeu de mot ! Tout cela lui permet d'ajouter à sa position de force médiatique la posture assez valorisante de qui se promeut lui-même

«politiquement incorrect». «Français, on vous vend des personnages historiques qui n'en sont pas, des événements et des lieux historiques qui n'en sont pas !» Pour Ferrand, l'histoire officielle, c'est donc l'histoire historisante, avec ses gardiens et leurs bibliothèques et leurs archives et leurs procédures maniaques. Mais ce sont avant tout, selon lui, des gens qui pensent tous pareil ! Ce faisant, il est radical dans son discours, tout en feignant d'ignorer sa propre position de pouvoir. Au final cependant, il pratique une sorte d'histoire «patrimoniale», ou, si l'on préfère, conservatrice. Et comme il s'agit pour lui de s'opposer au monolithe allégué de l'histoire officielle, il s'installe, seul contre tous, du côté de l'«histoire publique», dans sa définition à lui.

Logiquement, tout cela produit un jeu de positions aujourd'hui complexe où s'enchevêtrent le champ politique et le champ historique ; où le politique se dit par l'histoire et l'histoire, par le politique. Face aux acteurs non institutionnels, les «historiens de garde» n'entendent pas, justement, laisser l'«histoire publique» à ceux qui s'en parent ou s'en emparent. Les historiens grand public ne sont pourtant pas incompatibles avec le monde académique et ils ne revendiquent certainement pas toute l'incorrection. Il y a en revanche, affines à l'extrême droite, de proclamés «historiens incorrects», tels Éric Zemmour ou Jean Sévillia. Ils vendent beaucoup de livres et se présentent volontiers avec la double casquette de journaliste et d'historien. Leur grande recette, c'est de prendre de grands moments donnés – ce qui est donné est donné, on n'y touche pas ! – pour montrer, très sélectivement, combien ladite «histoire officielle» les regarde mal. Les malmène. Rien de plus

commun que ces postures d'historiens incorrects tenues par des journalistes qui se plaignent d'être dominés et qui refuseront d'admettre qu'ils sont en réalité, dans l'espace public, en position dominante face aux universitaires.

Dans ces conditions, le chercheur ou l'enseignant-chercheur sont clairement en retrait, et ne sont plus vraiment prêts à « y aller ». Plus de Vidal-Naquet, de Vernant, de Le Goff. Non qu'on manque d'historiens prêts à s'engager au-delà du monde académique : Patrick Boucheron s'engage, mais autrement et ailleurs. Le risque leur paraît démesuré. Comme le dit Henry Rouso – je restitue sa pensée, sinon ses mots –, on risque de perdre sa réputation scientifique, sur une seule phrase, en allant à la télé.

Pour poursuivre dans cette voie, que pouvez-vous nous dire des publics, notamment du public jeune ?

Il faut commencer par se garder d'une impression : que la télé, ce serait aujourd'hui un truc de vieux. Certes, les jeunes – en réalité, cette catégorie est bien trop vague et large, et les pratiques sont vraiment très différenciées selon l'âge – regardent un peu moins la télé qu'il y a vingt-cinq ans. Mais, d'une part, ils la regardent sur d'autres supports, et, surtout, ils en font un tout autre usage. Ils pratiquent une écoute de pointe qui parfois ne concerne plus qu'un seul programme, mais qu'ils regardent en série (*To binge or not to binge...*). Le rapport à l'histoire passe volontiers par le ludique et l'imaginaire. On est souvent dans le cœur de batailles ou de scènes d'action et assez loin de toute connaissance chronologique. Il y a aussi un public pour l'utilitaire (le complément visuel du programme scolaire, telle ou

telle question de concours). Peut-être est-ce ce qui reste de l'ancienne petite histoire : un format serré et des formes adaptées à un type de public. La nouvelle et l'ultime métamorphose, on la trouvera alors sur YouTube. Il y a des YouTubeurs historiens (à défaut d'historiens YouTubeurs ?). Voyez Manon Bril et sa chaîne YT, *C'est une autre histoire*. On visionne quand on veut ces micro-programmes qui vont à cent à l'heure. Les grandes chaînes de télé aujourd'hui s'y intéressent beaucoup et essaient de copier ces nouveaux formats. C'est de ce côté-là qu'il faudra chercher éventuellement une nouvelle petite histoire.

Vous êtes essentiellement spécialiste de l'histoire de l'Allemagne et de l'Italie avant 1945. La petite histoire est-elle un produit que vous retrouvez ailleurs, ainsi que le couple petite / grande histoire ?

Il faudrait, pour chaque pays, avoir le temps de décrire les formes de professionnalisation, explorer le continuum et les positions entre l'espace académique et l'espace médiatique, voir les évolutions récentes. Par exemple, la légitimité professionnelle, chez les historiens français, est formée au moule littéraire – l'histoire comme un art. Elle passe aujourd'hui encore par l'écriture de livres personnels. En Allemagne – voyez Jürgen Kocka –, le grand historien est celui qui est capable de conduire une très grande équipe. Le modèle demeure celui de l'entrepreneur de recherche. En revanche, de même qu'en France, la figure ancienne du passeur entre les espaces savant et profane, à la Decaux, existait en Allemagne avec Guido Knopp. Mais ni l'un ni l'autre n'ont plus de réels successeurs aujourd'hui.

Puisqu'on n'a plus le temps de broser ces différents paysages européens, que nous en dit la traduction? Quel serait l'équivalent en anglais ou en allemand, par exemple, de notre *petite histoire*?

La réponse n'est pas si évidente. Il y a cette expression, en anglais, de *mundane history*, mais je ne suis pas certain qu'elle y corresponde. J'ai beau chercher, je ne parviens pas, comme ça, à trouver une bonne traduction de ce que recouvre en français *petite histoire* en

italien ou en allemand. Il me semble – il faudrait vérifier – qu'on conserve parfois cette expression en allemand, *eine Petite Histoire*, pour désigner une anecdote un peu graveleuse. L'expression *Kleine Geschichte* existe aussi. Il y a sinon un genre, avec un autre mot français, qui s'appelle *Boulevard Geschichte*, mais il s'agit là de tout autre chose.

La petite histoire en mariage forcé et malheureux avec la grande, c'est peut-être très français, finalement...

Notes

- 1 Fabrice D'ALMEIDA, *La Vie mondaine sous le nazisme* [2006], Perrin (Tempus), 2008.
- 2 Arlette FARGE, Jean-François REVEL, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants*, Paris, 1750, Hachette, 1988.
- 3 Arlette FARGE, *La Vie fragile. Violence, pouvoir et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Hachette, 1986.
- 4 William BLANC, Aurore CHÉRY, Christophe NAUDIN, *Les Historiens de garde. De Lorànt Deutsch à Patrick Buisson, la résurgence du roman national*, préf. de Nicolas Offenstadt, Libertalia, 2016.
- 5 Arlette FARGE, *La Révolte de M^{me} Montjean*, A. Michel, 2016.
- 6 Alain CORBIN, *La Douceur de l'ombre*, Fayard, 2013; *Histoire du silence*, A. Michel, 2016.
- 7 *Id.*, entrée « Anecdote », dans Claude GAUVARD, Jean-François SIRINELLI (dir.), *Dictionnaire de l'historien*, PUF, 2015, p. 17-19.
- 8 Philippe CHARLIER et. al., G. Lenotre. *Le grand historien de la petite histoire*, J.-Cl. Lattès, 2013.
- 9 Anthony ROWLEY, Fabrice D'ALMEIDA, *Quand l'histoire nous prend par les sentiments*, O. Jacob, 2013.
- 10 Voir Alain DECAUX, Pierre NORA, *L'Histoire médiatique. Entretien*, Gallimard (Le débat), 2016.
- 11 Voir le site de la ville de Frasnes, <www.frasne.net/histoire/bolard_loup/loup_bolard_vaux_bonnevaux.htm>, cons. 27 mai 2017.
- 12 Jean-Christian PETITFILS, *Louis XVI*, Perrin, 2005, et *Jésus*, Fayard, 2011.